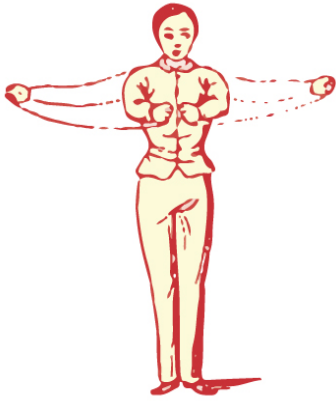


Une glaçante conviction À propos du *Jeune Ahmed*

Camilo Ramírez



Dans leur dernier film *Le Jeune Ahmed*¹, Luc et Jean-Pierre Dardenne nous invitent à suivre de près le devenir d'un jeune adolescent que nous découvrons, depuis le début, pris dans les rets de la radicalisation islamiste. Le film pointe l'horreur de la jouissance féminine comme étant l'un des ressorts subjectifs dans certains cas de radicalisation. Ahmed se coupe de cette zone en figeant sa subjectivité aux percepts rigoristes du *non-rapport* sexuel. Son rejet face à ce qui, du cours du monde, lui semble dégradé et immoral se concentre dans une figure féminine. L'axe du récit est le lien de cet adolescent à une femme désirante qu'il côtoie depuis l'enfance. Il s'agit de Madame Inès, sa professeure, incarnant l'objet d'une féroce répudiation. Derrière celle-ci, apparaît une autre femme qui l'insupporte : une mère qui ne parvient pas à limiter les conduites pulsionnelles qui la happent.

Silence

Ahmed ne parle plus, la parole a été retranchée laissant place au silence de la pulsion de mort. Le rictus de son visage et son impassibilité face à son entourage le plus proche resteront immuables. Depuis le premier plan, nous sommes dans la temporalité singulière où ce jeune se trouve, quittant à toute allure la scène de sa classe au lycée, pour passer un appel secret qui nous révèle qu'il est branché sur un ailleurs. Au retour, sa professeure lui demande : « Tu ne veux toujours pas me serrer la main ? » — « Je ne suis plus un enfant. Un vrai musulman ne serre pas la main d'une femme ! », rétorque-t-il.

Nous ne saurons pas grand-chose de ce qui précède le basculement d'Ahmed, si ce n'est l'étrange brillance d'un cousin parti mourir en martyr. En famille, il n'adresse plus la parole à personne tandis que sa mère, vulnérable, craque face à son impuissance à le détourner de sa conviction. Nous ne verrons jamais son père, Ahmed l'évoque une seule fois pour lui reprocher de s'être « écrasé » devant sa femme, de ne pas avoir su limiter son débordement symptomatique ni lui imposer de mettre le voile. L'aperçu sur ce qui se tisse dans la structure familiale est court mais fort enseignant. La femme chez la mère laisse apparaître les contours d'une zone inquiétante de ne pas être assez surveillée. Les cinéastes nous livrent ici une clé sur comment ce qui au départ relève de l'angoisse peut se transformer en haine. Il reproche à sa mère de boire et à sa sœur de « s'habiller comme une pute ». Plusieurs plans séquences reviennent sur les ablutions appliquées d'Ahmed, voulant purifier ce qui souille son corps.

Les propos sur le père font résonner les transformations de l'ordre symbolique ayant favorisé l'émergence de ladite radicalisation : déchéance du patriarcat, retour des discours rigoristes là où « les registres traditionnels qui enseignent ce qu'il convient pour être un homme, pour être une femme, reculent »². L'univers où évolue Ahmed illustre bien la thèse de Jacques-Alain

¹ *Le Jeune Ahmed*, film de Luc et Jean-Pierre Dardenne, 2019, prix de la mise en scène au Festival de Cannes.

² Cf. Miller J.-A. « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, coll. La petite girafe, Navarin, 2015, p. 191-204.

Miller³ selon laquelle l'islamisme en tant que discours intouché par les mutations de l'ordre symbolique tente de s'inscrire dans le creux laissé par le déclin du Nom-du-Père.

Femme apostat

Madame Inès, également musulmane, a voulu soutenir Ahmed depuis qu'il était enfant et c'est avec une certaine véhémence qu'elle voudrait aujourd'hui lui ouvrir les yeux sur une emprise qu'il ne peut nullement reconnaître. Cette femme, qu'incarne au lycée un désir de laïcité, cristallise pour Ahmed une obsession meurtrière. L'imam lui colle la nomination d'*apostat* du fait qu'elle préfère prendre appui dans ses cours d'arabe sur des chansons populaires plutôt que sur le Coran. Quand Ahmed évoque les appels au martyr sur *Internet*, l'imam lui dit qu'il est encore trop tôt. Cette temporisation n'atteint en rien une résolution qui semble déjà soudée. Ce passage très enseignant indique que c'est moins l'endoctrinement qu'un choix subjectif qui fait le poids au moment de passer à l'acte. La séquence suivante le montre s'entraînant à courir chez lui en cachant une lame dans sa chaussette. Nous savons alors qu'Ahmed a pris une insondable et solitaire décision : il fera tout ce qui est à sa portée pour ôter la vie de celle qui vient d'être désignée comme « une femme impie ». Il se rend à son domicile pour la poignarder et la rate de peu.

Au centre de détention, la pulsion de destruction ne fait preuve d'aucune impassibilité : à la moindre occasion il dérobe des ciseaux. Lorsqu'il apprend que sa professeure voudrait le retrouver dans le but d'avancer dans la traversée de ce moment traumatique, il refuse pour aussitôt changer d'avis. Au nom de quoi fait-il demi-tour ? Ahmed se donne du mal à vaincre la réticence des intervenants et à leur prouver qu'il est prêt pour cette rencontre. Il affiche une certaine ouverture, se met à la place de la victime au cours des entretiens avec la psychologue, jusqu'à obtenir le feu vert. Au milieu de tout cela, la seule chose qui n'est pas du semblant c'est le temps qu'il passe à aiguiser une brosse à dents qui échappera au détecteur de métaux au moment des retrouvailles avec la femme visée par son obsession meurtrière. La détermination d'Ahmed est glaçante et sa dimension jusqu'au-boutiste nous enseigne sur l'ampleur de l'impact du discours néo-fondamentaliste sur un *corps parlant*, provoquant chez certains sujets une certitude inébranlable.

Le désir d'une femme

Dans la deuxième moitié du film les cinéastes soulèvent la question de savoir si une rencontre imprévue a une chance de faire vaciller ce que la parole de ceux qui s'occupent d'Ahmed ne parvient nullement à écorner. La jolie fille de la ferme où il travaille l'approche et lui fait savoir son attirance. Elle est joueuse, lui arrache un sourire, le complimente, se dit touchée par lui, l'embrasse, dépliant ainsi toute la palette d'émotions que le jeune homme a expulsées de sa vie. À l'endroit même où Ahmed rejette le désir féminin cette fille décidée perce son armure et percute son corps. Son visage trahit pour la première fois une émotion, un trouble. Mais ces gestes qui auraient pu le reconnecter avec la palpitation de la vie prennent aussitôt la coloration d'une lourde faute qui l'éloigne du paradis : « J'essaie de prier, je n'arrive plus, je sens que suis impur, que je ne suis plus un vrai musulman ». Il se sentirait moins fautif si elle acceptait de se convertir. L'impératif du non-rapport auquel il est soumis est mis à mal par la présence d'un désir qu'il n'a pas pu esquiver.

³ *Ibid.*

Une entame du corps

L'épilogue nous montre un jeune adolescent ne pouvant ouvrir le moindre écart d'avec sa sombre résolution. À la première occasion, il s'enfuit pour se rendre directement au domicile de sa professeure et pour chercher dans les objets improbables à sa portée, un moyen de lui donner la mort. Sans dévoiler le dénouement, avançons que seule une atteinte accidentelle du corps-propre semble secouer sa certitude, assez en tout cas pour l'entendre prononcer le dernier mot du film, une parole qui laisse la porte ouverte à une possible reconnexion avec son humanité. Certes ce n'est pas une perte consentie mais celle-ci fait saillir combien, dans les phénomènes de radicalisation contemporains, c'est un appareillage singulier de l'économie de jouissance du corps parlant⁴ qui est au premier plan. Ici l'islam n'est pas – pour reprendre l'expression de J.-A. Miller – « une bouée de sauvetage pour les adolescents⁵ », sa pulsion de destruction ne manquera pas de se retourner contre lui-même. La critique Véronique Cauhapé resserre d'une formule limpide, le réel acariâtre que les cinéastes font surgir : « Dans la ville de Seraing, en Belgique, décor de tous leurs films, ils suivent la course au précipice d'un enfant dirigé trop jeune vers la nuit. Une course que personne, pas plus que l'humanité des deux réalisateurs, ne parvient à interrompre. »⁶

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Cauhapé, V., « Festival de Cannes 2019 : *Le jeune Ahmed*, un adolescent pris dans les rets de la radicalisation », *Le Monde*, 21 mars 2019, disponible sur internet.